

## DARWIN SOUND SUR LES TRACES DU BEAGLE

### Laurent Maréchaux

*Je dédie ce récit aux descendants des plus grands voyageurs de tous les temps, les quatorze derniers Alakalufs encore en vie dont j'ai croisé le regard vide sur un ponton branlant de Puerto Eden.*

Deux jours qu'il pleut sur Puerto Williams, ultime refuge civilisé avant le Cap Horn. Deux jours que des dépressions venues du grand Sud emportent tout sur leur passage et contraignent les autorités militaires locales, peu pressées de jouer les Saint Bernard, à fermer le canal de Beagle et à interdire toute navigation. Seul réconfort, à l'heure où la nuit transforme les angoisses en frayeurs, aller se réfugier au Mi Calvi, cet antique navire allemand reconverti en Club Nautique, et consommer jusqu'à en perdre l'équilibre de perfides Piscos Sour. Echoué dans la vase, après avoir pendant plus de soixante ans apporté vivres et soins aux derniers indiens fuégiens, ce ravitailleur constitue, à portée de haussière, la mémoire rouillée d'un monde en voie de disparition.

Pas évident en cette fin d'été austral de remonter les canaux de Patagonie, de l'île de Navarino (située sur le 55<sup>ème</sup> parallèle Sud) jusqu'à Puerto Montt (au niveau du 41<sup>ème</sup> parallèle Sud). Aux aléas climatiques, aux caprices des vents, que ce soit les *rachas* ou les redoutés *williwaws*, s'ajoutent l'imprécision des cartes, la présence possible de growlers tombés des glaciers chiliens, l'existence d'épaves ou de rochers non identifiés sans oublier les nappes de kelp, ces algues dévastatrices pour les hélices.

En attendant d'aller percer les mystères des canaux de Patagonie - où le *Beagle* son célèbre ancêtre s'est illustré - *Darwin Sound*, notre solide ketch de 72 pieds arrondit le dos sous la bourrasque. Seul à s'impatienter, Yvon Fauconnier. Notre fier capitaine sait que chaque jour compte pour mener à bien cette expédition de 1500 milles. L'obstination n'étant pas sa dernière qualité, il relance, toutes les deux heures, sur le Canal 16 l'armada chilienne afin d'obtenir l'indispensable sésame. Un pale rayon de soleil vient enfin à bout des réticences administratives. Cap à l'ouest et vent dans le nez, nous gagnons, avant la tombée de la nuit, Puerto Navarino, première étape de notre grand voyage. Notre amiral est décidé à rattraper le temps perdu, la nuit dans ce mouillage confortable sera courte.

Quand le lendemain matin nous levons l'ancre, la noirceur du ciel se confond encore avec la grisaille tumultueuse des eaux. Dorénavant, la prudence sera la grande sœur de l'audace. Inutile, sauf cas de force majeure, de naviguer de nuit dans ces flots colériques, capables en quelques minutes de virer à la tempête. Nous ferons route une dizaine d'heures par jour - avec, si nécessaire, l'appui du

moteur - et nous nous arrêterons, chaque soir, dans une anse abritée susceptible de nous protéger d'une météo versatile.

Épuisées par leur course folle, les dépressions ont laissé place à un froid cristallin. Portés par une brise légère, nous découvrons un spectacle irréel : A tribord, ce ne sont que falaises austères égayées, çà et là, de glaciers bleu saphir et de cascades vertigineuses. A bâbord, alternent îlots escarpés, dédales de chenaux et de bras de mer, récifs et épaves sournoises. Les premiers relevés confirment nos craintes, nous naviguons avec des cartes incomplètes ou erronées. Reporté sur le portulan, le point nous situe en pleine terre.

Sous nos yeux et sous notre quille, défilent des siècles d'Histoire. Fière de ses découvreurs, dont plus d'un a péri dans ses fonds agités, la Patagonie se montre reconnaissante. Leurs noms et ceux de leurs illustres navires baptisent désormais canaux ( Beagle, Murray ... ), détroits ( Magellan, Lemaire ... ), îles et îlots ( Wellington ... ), cordillères ( Darwin... ), pics ( Sarmiento.. ), glaciers ( Romanche ... ), baies ( Cook... ) et caletta ( Martial ...).

Le jour décline. Avec près de 80 milles au compteur, nous pouvons être satisfaits de cette première journée de cabotage. Il devient urgent de trouver un refuge où passer la nuit. Penchés sur les cartes hydrographiques de l'Armada chilienne, les instructions nautiques et le remarquable guide « Patagonia & Tierra del Fuego » réalisé, après huit années de pérégrinations, par Mariolina et Giorgio Adrizzi, nous arrêtons notre choix sur une petite crique au doux nom de Puerto Engano. Sous les ordres du capitaine, commence une délicate initiation aux « mouillages de fortune ». D'abord jeter l'ancre, s'assurer ensuite en actionnant la marche arrière qu'elle ne ripera pas, s'empresser de mettre à l'eau notre annexe et repérer sur le rivage troncs d'arbres ou rochers assez résistants pour arrimer, à l'aide de haussières, notre bon vieux Darwin Sound.

Tirés, aux aurores, de notre bannette par un Capitaine pressé de profiter du temps clément pour embouquer le canal de Brecknock et le redoutable passage de Cockburn, c'est encore mal réveillés que nous envoyons trinquette et grand voile avec un ris. Connus pour leurs tempêtes d'anthologie, ces bras de mer étriqués, ouverts à tous les vents, relie le Pacifique Sud au Détroit de Magellan. Nous redoutions la baston, nous avons droit à un « temps de demoiselles ». Un soleil radieux donne à ce voyage à hauts risques des allures de croisière. Darwin Sound musarde, doublé par des « canards vapeur » en mal de compagnons. A la place de manchots ou d'hypothétiques baleines, nous croisons des plongeurs chiliens venus, de Punta Arenas ou Port Famine, récolter, malgré l'eau glacée, du kelp. Ils n'ont malheureusement ni centollas - ces araignées de mer géantes à la chair succulente -, ni oursins ou poissons à troquer ou à vendre. La journée touche à sa fin, nous nous faufile entre deux rochers pour pénétrer dans Seno Occasion. Chaudement recommandé par notre « road-book » italien, la caletta Brecknok se révèle être un havre de paix, évoquant un jardin japonais planté par erreur par un « Créateur » égaré. La magie des lieux incite à la

ballade. Sitôt nos amarres passées à terre, nous escaladons les rives abruptes et découvrons avec émerveillement deux petits lacs, vestiges de la période glaciaire. La végétation environnante mêle dans un désordre audacieux bonzaï tortueux à feuilles persistantes et herbes folles.

Le lendemain, nous avons rendez-vous avec l'histoire. Le détroit de Magellan se mérite. La voie d'accès que nous empruntons, le canal Ackwalisnan, est étroite et tortueuse. Entre deux falaises oppressantes, le passage mythique se dessine au loin. Capricieux, le vent vire de Nord-Ouest à Ouest nous obligeant à naviguer au près serré. A notre tour d'affronter, cinq siècles après l'obstiné Portugais, ce bras de mer redouté. Difficile de ne pas songer au *Concepcion*, au *Trinidad* ou au *Victoria* qui errèrent pendant des mois dans ces eaux énigmatiques avant de trouver la route du Pacifique et des Philippines. Avec l'arrivée de la nuit, le vent forcit. Malmenés par de violentes bourrasques, nous trouvons refuge *in extremis* dans une vaste anse où s'abrita, en son temps, Bougainville et *Sa Boudeuse*. Dans la nuit, les rafales dépassent les 50 nœuds. A l'aube, elles oscillent encore entre 30 et 40 nœuds. Dur au mal, Darwin Sound avale à vive allure les 50 milles nous séparant de l'océan. Les impressions recueillies par Darwin, lors du voyage ethnographique du *Beagle*, se confirment : « *Le pays entier n'est qu'une énorme masse de rochers sauvages, de collines élevées, de forêts inutiles, le tout tourmenté de tempêtes incessantes* ».

Nous longeons l'île Désolacion, le Pacifique Sud est à portée d'étrave. Pas question de gagner par le large Puerto Montt et d'affronter, au milieu des hauts fonds, une kyrielle de dépressions. Nous parons l'îlot Tamar et mettons cap plein Nord pour rejoindre par les canaux Puerto Eden, distant de 450 milles.

Les jours se suivent et se ressemblent : réveil aux aurores, petit déjeuner roboratif, démarrage du moteur et envoi des voiles – trinquette ou tourmentin à l'avant et un ou deux ris dans la grand voile suivant la météo - , quarts de trois heures passés à la barre ou accroupis dans le carré à étudier avec une précision chirurgicale les cartes marines, déjeuner diététique à base de salades et de crudités, sieste, lecture ou dominos pour les hommes hors quart, manœuvres de mouillage, dépôt d'un casier dans l'espoir d'attraper quelques centollas, tentatives d'exploration en Zodiac des abords immédiats - le plus souvent infructueuses en raison de la densité de la végétation -, dîner copieux largement arrosé d'un robuste vin chilien ou argentin et extinction des feux quand la pendule du bord sonne les dix heures.

Un dicton fuégien prétend que la Patagonie réserve au voyageur intrépide « Quatre saisons en une journée ». C'est un peu excessif mais pas totalement erroné. Brume, pluie, neige fondue, grêle et soleil se succèdent pour apporter un éclairage différent à notre cabotage. Pour combattre l'inévitable monotonie, nous nous accordons, chaque fois que les cartes mentionnent un glacier (Amalia, Iceberg, Laguna San Raphaël ...) un détour touristique. Balisés par des glaçons

retors flottant entre deux eaux, nous découvrons les chemins de traverse. A l'approche de ces montagnes glaciaires, le froid se fait cinglant. Juché sur la proue pour indiquer au barreur ces chausse-trappes assassines, l'équipier d'avant se retrouve vite transi. Au détour d'un chenal, son abnégation et sa vigilance sont enfin récompensées par un spectacle grandiose. La vision est saisissante, le bruit assourdissant. Immanquablement, sous nos yeux incrédules, se détachent de ces joyaux - à la couleur azur translucide - d'imposants pans de glace qui provoquent dans leur chute une succession de vagues redoutables.

Sonnés, nous reprenons notre traversée. Seuls au bout du monde, nous guettons désespérément une présence humaine susceptible de nous rappeler que nous naviguons bien dans un monde réel. Désemparés par cette immense solitude, nous nous réfugions dans la bibliothèque du bord pour nous rassurer et relire avec avidité les récits de voyage ou les biographies de nos illustres prédécesseurs : Pigafetta, le secrétaire de Magellan ; Stefan Zweig, son biographe ; Darwin ; John Byron – A la suite d'un naufrage, le grand père du poète Lord Byron vécut quatre ans au milieu des Indiens, le corps enduit de graisse de phoque et revêtu d'une peau de guanaco avant d'être sauvé par un navire inespéré -, et plus près de nous, Marcel Bardiaux, Hudson ou Jean Raspail. Nous arrivons trop tard. A l'exception de quelques frêles bateaux de pêche chiliens, aussi vite apparus que disparus, plus aucun Yahgan, Onas ou Alakaluf ne hante ces bras de mer tourmentés. Seuls vestiges, d'intriguants amoncellements de coquilles de moules, empilées avec soin sur ces rivages, témoignent d'une présence passée.

Dépités, nous avons hâte d'aborder Puerto Eden, unique île habitée parmi tous les canaux fuégiens. Un brouillard épais rend notre navigation délicate. Pour ne rien arranger, notre route emprunte un entrelacs de chenaux étroits. Un œil sur le compas, l'autre sur la carte, les choix deviennent hasardeux. Barre en mains, je me montre hésitant. Distrain, je me rapproche dangereusement des berges, frôlant involontairement quelques récifs effilés. La sanction ne tarde pas. D'une poigne vigoureuse, Yvon redresse le gouvernail :

- Tu veux nous mettre à la côte et finir ta vie agrippé à un rocher !

Blessé par ces remontrances cinglantes, je pars me réfugier dans ma bannette. Quand je remonte sur le pont, un timide rayon de soleil éclaire un îlot de verdure incongru. Puerto Eden serait-il, comme son nom l'indique, un paradis perdu ? Inutile de risquer de nous échouer, nous mouillons à quelques encablures du rivage. Le débarcadère est désert. Calfeutré dans des baraques rudimentaires, aucun indigène ne sort nous accueillir. Visiblement, notre arrivée n'excite pas la curiosité. Avalé par le retour des nuages, le soleil laisse place à une fine bruine réfrigérante. Une grisaille déprimante ajoute une tristesse inutile à la rudesse de ce petit port de pêche peuplé, comme nous le découvrons, d'une petite centaine d'habitants. Une insolite cabine téléphonique et deux épiceries décrépies aux

étagères désertiques constituent les maigres traces de notre société de consommation.

Notre quête des « peuples oubliés » touche à son but. A Ushuaïa, les derniers Onas sont morts depuis de nombreuses années. A Puerto-Williams, Cristina, ultime survivante du peuple Yamana ( ou Yahgan ) s'éteint, à plus de 90 ans, dans la misère. Restent les Alakalufs ( ou Kaweskars ). Au dernier recensement de 1971, ils n'étaient plus que quarante-sept. Combien sont-ils aujourd'hui à survivre dans ce « mouroir » de Puerto-Eden ? Les autorités chiliennes les ont parqués ici, à l'abri des regards indiscrets. Sous prétexte de les nourrir et de les protéger, elles les ont transformés en sédentaires assistés, les rendant définitivement sourds à l'appel du large, seule raison de vivre de ces « nomades des mers ».

Au détour d'un ponton branlant, trois baraques en tôle ondulée regroupent la totalité des Alakalufs encore en vie, quatorze exactement. Je les ai comptés, la gorge serrée. Avachis sur des sièges bancals ou recroquevillés sur des coussins tachés, le sol jonché de cannettes de bière, ils me dévisagent le regard vide et la main tendue, attendant que je dépose un billet. Le plus jeune tangente les soixante ans. Aucun échange possible. Incapable de transformer en souvenir photographique ces représentants d'une civilisation vieille de près de 10 000 ans, je renonce à les immortaliser. Me reviennent à l'esprit les récits de Darwin, Coloane ou Raspail décrivant avec incrédulité ou émotion « *ces canots indigènes faits d'écorces cousues entraperçus l'espace d'une heure, sous la neige et dans le vent traversant le Déroit de Magellan* ».

Les jours des derniers descendants d'un des plus grands « peuples voyageurs » sont comptés. Venus vraisemblablement d'Asie, après avoir franchi le détroit de Béring, ils mirent des milliers d'années à gagner à pied l'extrême pointe du continent américain où, pensaient-ils, personne ne viendrait les déloger. Erreur fatale. Parce qu'ils renvoyaient aux navigateurs qui les croisaient une image terrifiante de l'espèce humaine, leur aspect physique, leur faciès, leur nudité et leur vie erratique les condamnaient. Les propos notés, en 1832, par Darwin, dans son journal de voyage sont accablants : « *Il s'agit des créatures les plus abjectes et misérables que j'ai jamais rencontrées. Regardant ces hommes, il paraît difficile de croire qu'il s'agit d'êtres humains habitant notre monde à nous* ». De retour à Londres, notre célèbre naturaliste en conclut un peu hâtivement qu'il avait désormais la certitude que « *l'homme descendait du singe* ». Plus proche de nous, l'écrivain chilien Francisco Coloane – un de leur plus ardent défenseur – souligne, avec tristesse, que « *Les Alakalufs restent considérés comme la race la plus arriérée de la Planète* ».

Immobilisés par une panne de démarreur, nous restons coincés à quai une journée supplémentaire, attendant, avec une certaine inquiétude, que

l'imagination et les talents de bricoleur de notre capitaine parviennent à confectionner une pièce de substitution. Contraint d'aller à terre pour larguer les amarres, je sens une présence dans mon dos. Derrière moi, un sourire aux lèvres, le plus vaillant des derniers Alakalufs sort d'un sac en plastique - pour me la donner - la réplique d'un canoë « kaweskar » confectionné à l'aide d'écorces cousues avec des lianes. Ultime souvenir d'une vie maritime confisquée.

Emus et silencieux, nous gagnons pour la nuit la caletta Ideal, dernier abri avant d'attaquer au petit jour la traversée du Golf de Penas, le bien nommé. Cette enclave ouverte sur le Pacifique, large de plus de cent cinquante milles, entend faire honneur à sa réputation de golf des tempêtes. Commencée, faute de brise, sous moteur seul, sa traversée prend rapidement un visage plus musclé. Venu du Nord-Ouest, le vent, soulevant une mer croisée, forcé progressivement et atteint bientôt 40 noeuds. Tapant durement sur la vague, Darwin Sound souffre. Sous la secousse des coups, l'écoute bâbord de trinquette cède, nous obligeant à envoyer en catastrophe le tourmentin. Question équipage, cela ne va guère mieux. Les estomacs sont malmenés, les premiers signes de fatigue font leur apparition. La nuit en mer s'annonce douloureuse. Pour ne rien arranger, la lune s'est éclipsée derrière un amoncellement des nuages. Capricieux, le vent tourne et devient irrégulier. La mer grossit. Darwin Sound peine au milieu des creux. A la barre, l'homme de quart, la tête dans les épaules et le corps recroquevillé sous les déferlantes, garde le cap avec difficulté. Détémpé et les doigts gourds, chacun attend avec une impatience non dissimulée l'arrivée du quart suivant.

Le petit matin se lève sur une mer sale et violente. La grisaille laisse la place à un soleil timide, le vent reprend un visage bienveillant. Nous retrouvons la protection des côtes et la douceur maternelle des criques abritées. La végétation gagne du terrain, les parois grisâtres font place à des collines couvertes de chênes, de résineux, de cyprès et de lauriers. Les canaux s'élargissent. Nous ne sommes plus seuls à naviguer sur ces eaux temporairement assagies. Désormais, portes containers, cargos et bateaux de pêche croisent notre route. Dans le ciel, de nouveaux compagnons accompagnent notre progression. Condors et vautours se relayent au dessus de nos têtes. Autre surprise, l'apparition le long des côtes, de « salmonerías » et d'yeux bridés ; les capitaux japonais s'invitent au Chili. C'est aussi la découverte, au pied de falaises boisées, de sources chaudes aux profondeurs glacées permettant aux plus intrépides d'effacer de leur corps les traces de notre périple. Dix neuf jours que nous naviguons. Ce soir, nous jetons l'ancre à Puerto Chacabuco, poste avancé de la civilisation moderne. La transition est rude. A la beauté sauvage des canaux se substitue la grisaille d'un monde mercantile et industriel. Les Alakalufs se meurent, le Chili s'abandonne aux mirages du progrès économique.

Laurent Maréchaux

Laurent Maréchaux est né en 1952 à Nogent-sur-Marne. Après avoir rêvé d'être torero, joué les apprentis révolutionnaires, arpenté, comme forestier, le grand nord américain, côtoyé les moudjahidin afghans, franchi le Cap Horn et s'être initié aux affaires, il se consacre désormais aux voyages et à l'écriture. Il a publié, en 2005, « *Les sept peurs* » au Dilettante, et en 2006 « *Le fils du dragon* ».